Document généré le 1 juin 2025 02:57

24 images

24 iMAGES

La perte d'une illusion
Le dernier glacier

Suzanne Laverdière

Numéro 24, printemps 1985

URI : https://id.erudit.org/iderudit/21910ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)
1923-5097 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Laverdière, S. (1985). Compte rendu de [La perte d'une illusion / *Le dernier glacier*]. *24 images*, (24), 33–34.

Tous droits réservés © 24 images inc., 1985

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

LE DERNIER GLACIER

La perte d'une illusion

Suzanne Laverdière

À vouloir vaincre le froid, la solitude et l'isolement, des hommes et des femmes se sont créés un paradis artificiel. Partis à la conquête du Nord, il y a vingt-cinq ans, ils ont appris à apprivoiser les distances, à oublier leurs familles et à recommencer à zéro. Aujourd'hui, ils doivent à nouveau quitter leurs racines. Schefferville plie bagage. Le rêve est terminé...

Le Dernier Glacier exprime, avec émotion, la perte d'un avenir, d'une vie, d'un foyer, d'un pays aussi. Sans vouloir insister sur l'aspect dramatique de la fermeture d'une ville, sans vouloir expliquer les «pourquoi» et les «comment», les réalisateurs Jacques Leduc et Roger Frappier ont montré des familles dans leur vie quotidienne: la brasserie, le restaurant, la cuisine, l'école. Partis eux aussi à la recherche d'une vérité, ils ont su rejoindre ceux et celles qui vivent cette déchirure. Avec respect, ils ont écouté. Avec audace, ils ont filmé, patiemment, des témoignages bouleversants.

Autour de ce documentaire, des enfants parlent de leur réalité. Nés pour la plupart à Schefferville, ils ne connaissent que les grands espaces, le contact avec la nature, la chasse, la pêche. Ils ont toujours vécu dans l'absence de contrainte sociale, de la peur et de l'étouffement. Ces enfants nous racontent leurs désirs, leurs attentes, leurs espoirs et leur «nouvelle» vie sans leurs amis de toujours. Mais, les paroles les plus touchantes sont celles de ces jeunes adultes qui, sur les traces de leurs pères, ont travaillé à la mine. Des jeunes qui ont cru aux rêves de leurs parents. Rêves de fortune, de sécurité, de bonheur tout à coup éva-

Robert Gravel

Michel Rivard

nouis. Certains ne veulent pas partir, d'autres désirent fermer les «lumières de la ville», mais tous, sans exception, expriment leur attachement à un coin de pays. Leur pays. Cette jeune génération, loin de Schefferville, connaîtra le chômage, se perdra sans «la grande ville» et devra, à son tour, réapprendre à vivre dans une autre société. Contrairement à leurs parents qui retrouveront dans leur ville natale d'anciens amis, ces jeunes auront tout perdu. Ils vivront un deuil. Leurs parents, une peine d'amour.

Pour illustrer ces aspirations et ces déceptions, les réalisateurs ont enveloppé leur documentaire d'une trame fictive qui, en contrepoint, vient ponctuer les propos des divers intervenants. Dans Schefferville désertée, un couple, Raoul (Robert Gravel) et Carmen (Louise Laprade), déchire les derniers liens qui l'unissaient. Essaie de prolonger un ultime moment de tendresse. Inévitable illusion d'un bonheur possible, la veille du grand départ. Ce parallèle entre la fin d'un couple et l'abandon d'une ville aimée s'inscrit dans une interpénétration de la fiction et du documentaire. Une fusion tellement authentique que Robert Gravel discute à la brasserie avec d'anciens employés de la compagnie et que Louise Laprade agit comme serveuse lors d'une fête précédant le départ d'une fille du restaurant.

Le personnage interprété par Michel Rivard apporte des informations complémentaires aux propos des témoins. Personnage-synthèse, représentatif d'une certaine partie de la population, il offre aux cinéastes la possibilité d'articuler leur trame narrative en agissant comme détonateur des éléments dramatiques. Par exemple, c'est lui qui raconte la vie de certains «boss» dans le chalet de la compagnie; qui parle de la jeune génération, de l'obligation de réapprendre à vivre ailleurs; qui fait ressortir tout le «tragique» de la fermeture d'une ville minière.

Quant au couple Raoul/Carmen, il constitue une illustration de la plupart des couples de Schefferville. Venue se perdre dans le Nord par amour, pour accompagner Raoul, Carmen a connu toutes les misères de l'éloignement. Peu à peu, elle a appris à vivre autrement, elle s'est adaptée. Aujourd'hui, alors qu'elle s'est complètement intégrée, alors qu'elle réussit à travailler et à être «heureuse» et après avoir vécu durant des années uniquement pour «la» mine, Raoul lui demande de tout abandonner, encore une fois. De tout quitter. De tout perdre. Elle refusera, comme certains habitants de cette ville-pionnière. Comme le fit, autrefois, dans d'autres lieux la résistance... Son seul souvenir sera ce fils, né de son union avec Raoul. Symbole de sa prospérité.

À certains moments, le spectateur cherche la fiction à l'intérieur des séquences documentaires. Ailleurs, il découvre les diverses facettes de la réalité quotidienne des habitants de Schefferville par une division de l'écran laissant échapper des propos nuancés, parfois même totalement opposés. Le rythme rapide, à la fois émotif et informatif, donne au ***Dernier Glacier*** un impact culturel et social presque universel. Car, derrière ces images de glace et de givre bien québécoises, toute la question des «colonies», du travail à forfait et des épopées comme celle de la Baie-James surgit avec force. Ailleurs, pas si loin de chez nous, des multinationales poursuivent leur répression économique et continuent de créer, l'espace de leur rentabilité, des paradis artificiels dont la stabilité et la survie sont de plus en plus précaires.

Le Dernier Glacier est un film témoin, fait dans l'urgence de l'instant, dans l'urgence de dire l'évènement, avec une attention toute particulière aux lieux, aux paysages et à leurs victimes. Présence du froid, des grands espaces, de la neige. Présence aussi des fêtes, des réunions à la brasserie et des rites amérindiens.

Le Dernier Glacier présente un constat et laisse place à toutes les interprétations dans un langage formel bien loin de la linéarité des œuvres documentaires traditionnelles. Un film essentiel.

LE DERNIER GLACIER
Québec, 1984
Ré: Roger Frappier et Jacques Leduc
Ph: Jacques Leduc et Pierre Letarte
Mus: René Lussier et Jean Derome
Int: Robert Gravel (Raoul), Louise Laprade (Carmen),
Michel Rivard (Léonard), Martin Dumont (Benoît), Marie Saint-Onge (Montagnaise de Matimekosh), Renato Battisti (enfant de la minière attaché à ce pays).
83 minutes, couleurs